

Le livre s'ouvre sur la décennie du Centenaire de la Révolution. Jusqu'alors, l'histoire de la Révolution avait été l'affaire de polygraphes, de romanciers ou de poètes, soucieux de faire valoir une lecture politique de l'événement. Avec la Troisième

république, des historiens de métier voulurent en faire une science. Si la consolidation de la république est allée de pair avec

ne institutionnalisation des savoirs scientifiques sur l'époque

évolutionnaire, certains historiens ne sont pas restés indifférents à ces questions les plus brûlantes de leur temps. Les débats sur la

question sociale » et les origines du socialisme se trouvèrent ainsi projetés au cœur de leurs recherches, en dialogue avec des historiens

de l'Empire russe qui furent les premiers à étudier le transfert massif de propriétés sous la Révolution et l'avènement de la bourgeoisie.

L'auteur révèle comment la Première Guerre mondiale, puis les années d'entre-deux-guerres donnèrent une nouvelle dimension

à ces luttes idéologiques et historiographiques sur la Révolution, en lien avec l'histoire longue du pacifisme, du nationalisme et du

communisme. Il propose une réflexion plus large sur les articulations entre le travail de l'historien et les appels du temps présent.

Guillaume Lancelotti est historien. Il est notamment l'auteur de

Les Lumières. Un XVIII^e siècle pour aujourd'hui (direction avec

Zsuzsanna Rochfort et Jan Synowiecki) et Le Puy du faux (avec Florian

Masson, Pauline Ducret et Mathilde Larrière). Il est également rédacteur

sur Le Grand Continent.

Prix valable en France
: 978-2-271-15438-5



2271154385

UN LIVRE À
LE MÊME PRIX
PARTOUT

www.cnrseditions.fr

Fêtes du Centenaire.
Estampe, J. Fichtelberg, vers 1889.
© Paris Musées, Musée Carnavalet,
Histoire de Paris, CC0.

Maquette : S SYLVAIN COLLET

GUILLAUME
LANCEROTTI

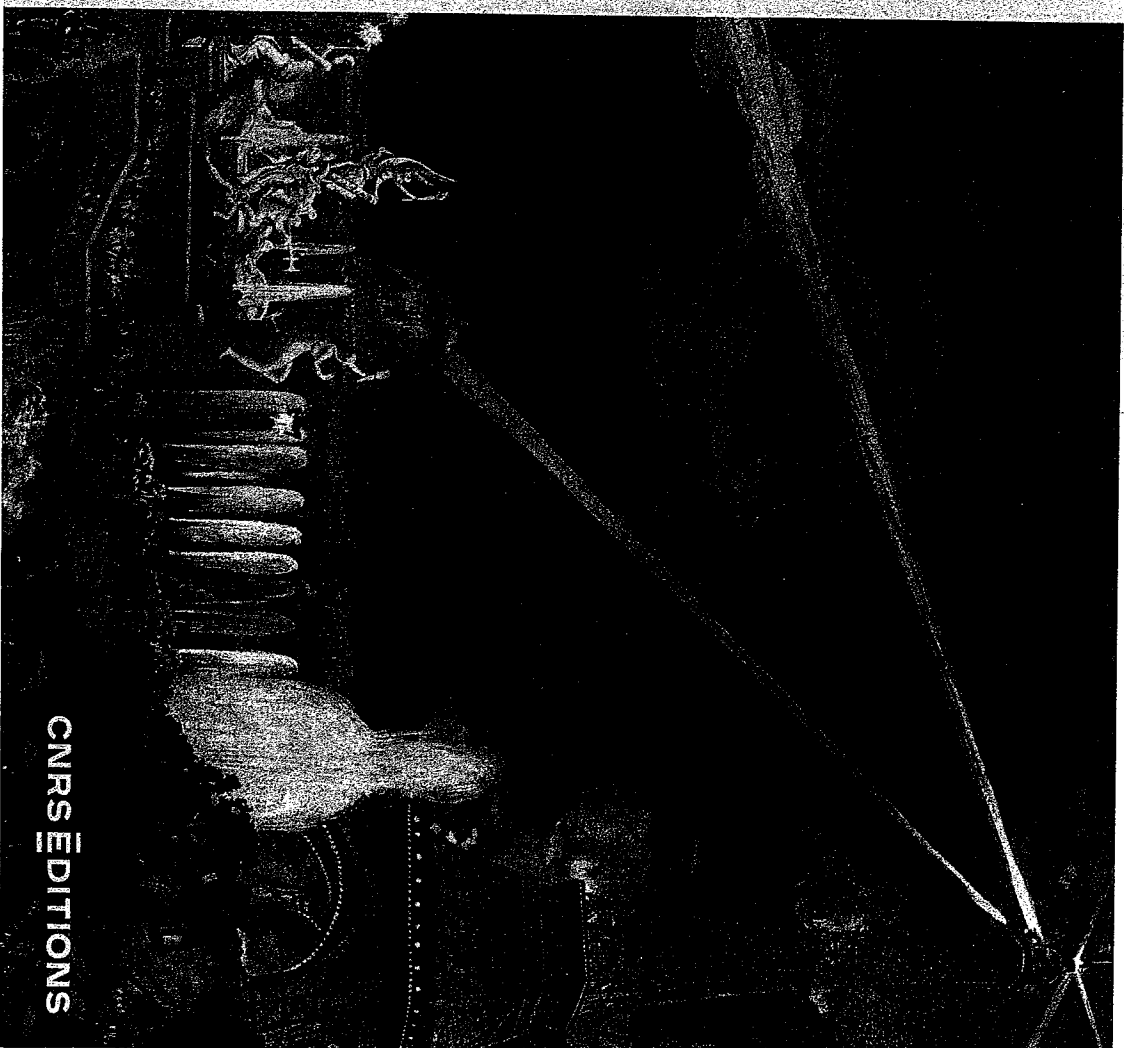
Le culte de l'histoire

Écrire la Révolution, 1889-1940

LE CULTE DE L'HISTOIRE

ÉCRIRE LA RÉVOLUTION

1889-1940



CNRS ÉDITIONS



Comment naît l'histoire

Siècle des morts, siècle de l'histoire

C'est peu à peu seulement que l'on commence à se guérir de la maladie du XIX^e siècle qu'on peut appeler la manie historique, d'après laquelle tout l'actuel ne compte que par rapport au passé et qui fait que, selon le thème d'un roman célèbre, les Vivants ne comptent que par rapport aux Morts¹.

Sans nécessairement souscrire à la vision d'avenir que traçait l'ethnologue Arnold Van Gennep, on peut du moins s'accorder sur son diagnostic. Le XVIII^e siècle finissant et les premières décennies du XIX^e furent habitées par une même obsession : la recherche de nouveaux sens. Là où Voltaire ne s'étendait guère sur leur nature lorsqu'il attribuait 78 sens aux Saturniens et plusieurs milliers aux Siriens, ses successeurs seraient plus précis et plus imaginatifs à la fois. Turgot évoquait dans l'article « Existence » de l'*Encyclopédie* ce sixième sens que serait le « tact intérieur ». Saint-Martin proclamait la venue du nouvel homme qui saurait « manger du verbe ». Novalis rêvait de sens fantastiques par lesquels l'humain pourrait guérir la maladie par la maladie, faire renaitre par la pensée un membre perdu, se faire pousser des yeux et des oreilles, et jusqu'à se tuer par sa simple volonté. Lamartine encore, en 1830, annonçait ce « sens nouveau, un sens salutaire ou terrible », que façonnait le règne de la presse. Parmi tous les avatars de cette pensée de l'utopie, ou plutôt de l'usomie, de la néosomie — celle d'un autre corps, pourvu d'autres facultés —, un sens se détache tout particulièrement : le sens historique. Pour l'humain qui s'en dora au début du XIX^e siècle, il ne fit bientôt plus de doute que toute chose appartenait à son temps propre, que d'elle s'exhalait toute une atmosphère temporelle. À terme, connaître une chose finirait par signifier : « la ramener

1. Arnold VAN GENNEP, *Le folklore. Croyances et coutumes populaires françaises*, Paris, Stock, 1924, p. 32.

à son temps », et non plus « se fondre en elle » ou encore « reconnaître en elle le sacré du profane ». S'ouvrit alors un long « inventaire des différences »², une patiente reconstitution de la physiognomie qu'avait eue en son temps telle ville, telle institution, telle croyance, et qu'elle ne présentait plus au regard. Absorbé par ces traversées des siècles, l'humain en vint à voir moins clair dans son propre présent s'il ne le scrutait par l'ocillon du passé, intercalant des monceaux de choses mortes entre lui-même et son vécu, faisant de la connaissance du passé la matrice de tout son savoir et de tous ses espoirs.

« Notre siècle est le siècle de l'histoire » — on a retenu de ces mots célèbres de 1876, par lesquels Gabriel Monod inaugura sa *Revue historique*, l'idée d'un triomphe sans nuance : celui d'une forme de l'intellect, la recherche historique, et d'une vocation, le métier d'historien. Les phrases qui précédaient dressaient en réalité un constat autrement inquiétant de l'état de la vie de l'esprit en cette fin de XIX^e siècle :

Les créations originales de l'esprit sont devenues de moins en moins nombreuses, la contemplation purement esthétique des œuvres intellectuelles a été de plus en plus négligée pour faire face à des recherches historiques. Histoire des langues, histoire des littératures, histoire des institutions, histoire des philosophies, histoire des religions, toutes les études qui ont l'homme et les phénomènes de l'esprit humain pour objet ont pris un caractère historique³.

Ernest Renan avait déjà observé, un quart de siècle plus tôt, à quel point la « méthode historique », c'est-à-dire l'approche du monde humain sous l'angle obstiné de l'histoire, tendait à se substituer à toute autre, contraignant la science de tout phénomène — langues, littérature, philosophie, vie de l'âme — à se muer en une science de l'histoire de ce même phénomène. À propos de cette nouvelle distance établie par rapport à la réalité, il concluait alors : « Le grand progrès de la critique a été de substituer la catégorie du *devenir* à la catégorie de l'*être*, la conception du relatif à la conception de l'absolu, le mouvement à l'immobilité. »⁴

Gabriel Monod ne niait pas le caractère de « progrès » de cette critique moderne : lui-même se félicitait de voir cette histoire savante,

2. Paul Veyne, *L'inventaire des différences. Leçon inaugurale au Collège de France*, Paris, Seuil, 1976.

3. Gabriel Monod, « Du progrès des études historiques en France depuis le XVI^e siècle », *Revue historique*, vol. I, n° 1, 1876, p. 26-27.

4. Ernest Renan, *Auvernes et l'aurore. Essai historique*, Paris, Auguste Durand, 1852, p. II (souligné par l'auteur).

armée de la philologie comparée, de l'épigraphie, de la diplomatique ou de la critique des textes, prétendre à des vérités plus assurées que jamais. Pourtant, lorsqu'en lui l'historien cédait le pas à l'humain immergé en son temps, témoin de ses pulsions passagères ou durables, Monod lisait dans cette transformation un assèchement de l'esprit, un amoindrissement des facultés contemplatives et créatives. Là où des siècles de pensée avaient désiré une morale, une esthétique ou une théorie du droit, le XIX^e siècle savant voulait avant tout une histoire des faits moraux, une histoire des produits de l'art et une histoire des institutions et rapports juridiques, comme si tout ce qui avait été jadis directement pensé se trouvait désormais éloigné dans une représentation historique. Si on admet cette idée, il n'y a plus qu'un pas à faire pour en conclure que la modernité, échouant à se doter d'une « véritable culture », résolut de se donner plutôt « une sorte de savoir sur la culture »⁵. Ce qui nous intéresse ici est d'ambition plus humble : c'est le fait qu'il se soit trouvé des humains pour en faire profession, et plus précisément qu'il y ait eu des humains, aux alentours du Centenaire de la Révolution, pour faire de l'histoire de cette Révolution un métier, là où des générations entières avaient regardé 1789 ou 1793 comme une provocation à l'action, une source de vénération ou d'indignation vengeresse, l'objet d'un culte ou d'une haine⁶.

Au cours des deux décennies qui suivirent l'institution de *La Marseillaise* et du 14-Juillet comme hymne de la jeune République et fête nationale, la Révolution française devint un objet d'enseignement universitaire, avec les cours publics et les conférences, dès 1886, d'Alphonse Aulard à la Sorbonne, puis ceux de Marcel Marion à Bordeaux, d'Albert Mathiez à Besançon et Dijon, de Philippe Sagnac à Lille, ou encore d'Henri Sée à Rennes. En 1888 et 1908 virent le jour la Société de l'histoire de la Révolution française et la Société des études robespierristes, deux groupements savants consacrés à l'étude de cette période, également au cœur des priorités de la Société d'histoire moderne et de la Société d'histoire contemporaine. Cette histoire

5. Friedrich Nietzsche, « De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie » [1874], *Considérations inactuelles I et II*, Paris, Gallimard, 1990, p. 116.

6. Parmi les ouvrages récents, signalons Eric-J. Hobsbawm, *Aux armes, historiens. Deux siècles d'histoire de la Révolution française*, Paris, Fayard, 2014 [2007] ; Jean-Numé Ducange, *La Révolution française et l'histoire du monde. Deux siècles de débats historiques et politiques, 1815-1991*, Paris, Armand Colin, 2014 ; Antonio de Francesco, *La guerre de deux cents ans. Une histoire des histoires de la Révolution française*, Paris, Perrin, 2018.

bénéficiait des largesses du Conseil municipal de Paris, de la Chambre et des ministères, qui financèrent une série de commissions de recherche et de publication de sources. Enfin, les décennies qui suivirent le Centenaire de 1789 virent la mise en œuvre d'importants chantiers, dont l'inventorisation systématique des archives révolutionnaires et la recension de l'ensemble des imprimés et des manuscrits de cette époque.

Le résultat de ce surinvestissement de la période révolutionnaire fut un amoncellement sans précédent de papier imprimé, du fait notamment de la multiplication des revues spécialisées. Dès 1881 apparut, à l'initiative d'un groupe de publicistes républicains, *La Révolution française*, à laquelle s'ajoutèrent en 1883 l'aussi éphémère que légitimiste *Revue de la Révolution*, puis, en 1908 et 1910, les *Annales révolutionnaires* d'Albert Mathiez et la *Revue historique de la Révolution française* de Charles Vellay. De 1881 à 1939, les auteurs de ces revues en déversèrent 153 épais volumes de 400 à plus de 700 pages, regroupant environ 3 800 articles, 6 200 comptes rendus d'ouvrages, un millier de publications de documents, rédigés par plus de 900 auteurs⁷. Enfin, entre le Centenaire et le Cent-Cinquantième de la Révolution, les facultés des lettres accueillirent les soutenances de 112 thèses de doctorat sur la décennie révolutionnaire, auxquelles s'ajoutaient 91 thèses venues des facultés de droit, de médecine ou de théologie protestante du pays.

Au total, on peut estimer que la bibliothèque d'histoire révolutionnaire s'accrut, en soixante ans, d'environ 2 500 titres — histoire napoléonienne et histoire du XVIII^e siècle exclues —, titres d'ampleur inégale, mais mettant généralement à l'honneur un épisode, une figure, un bâtiment, un objet ou une institution de la période. Le public lettré eut désormais tout loisir d'apprendre ce qu'il y avait à savoir sur la *Défense nationale de 1793 à 1795* ou la *Peur en Dauphiné (juillet-août 1789)*, les *Finances et monnaie révolutionnaires* ou le *Monde des théâtres pendant la Révolution*, mais aussi sur la *Ville et le district de Marners pendant la Révolution* ou la *Vie et les conspirations de Jean, Baron de*

Batz, 1754-1793, tout en s'abreuvant aux sources mêmes de la période grâce à la *Correspondance générale de Carnot*, aux *Cahiers des doléances des communautés de la sénéchaussée de Draguignan* et aux *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention*.

On perçoit mal, par habitude ou illusion d'optique rétrospective, comment il aurait pu en être autrement : c'est encore ainsi que nous-mêmes écrivons l'histoire, en puisant bien souvent aux recueils documentaires publiés à cette époque, dont l'utilité ne s'est pas démentie. Il existait pourtant d'autres manières de s'adresser aux morts. Il y avait, d'abord, la *voie poétique*. Il ne s'agit pas seulement de dire que l'on eût pu continuer à mettre la Révolution en — méchants — vers, comme le firent Théodore Vibert en 1860 dans ses *Girondins, poème en douze chants*, Emmanuel des Essarts dans ses *Poèmes de la Révolution* de 1879 ou, en 1893 encore, Georges Bussière, avec ses strophes sur le général Beaupuy. Le XIX^e siècle poétique avait autre chose à extirper de lui-même que des imitations du genre épique-historique qui avait donné *La Henriade*, et, de fait, ce genre s'effondra sur lui-même. Il n'en resta pas moins que la Révolution, ses grandes heures, ses personnages surtout, auraient pu se prêter à la création de ces « universaux fantastiques » ou « universaux d'imagination », figures de dieux ou de héros auxquelles, selon Vico, les premiers peuples, peuples poètes, « réduisaient toutes les espèces et tous les cas particuliers appartenant à chaque genre ». On aurait ainsi trouvé sans mal en Robespierre, Mirabeau, Desmoulins ou Danton une matière propice à l'invention de ces « portraits idéaux », fictions incarnées tout aussi révélatrices des vérités de leur temps que porteuses d'effets de croyance pure⁸. À cela, les historiens de la période préférèrent l'étude historique et iconographique des portraits de Danton, l'exposition au Louvre du plat à barbe de Robespierre, la collecte des autographes de Mirabeau et l'apposition de plaques commémoratives.

Il y avait encore la *voie nécromancienne* : celle parcourue par Michelet, qui s'était donné pour « problème historique » le rêve d'une « résurrection de la vie intégrale, non pas dans sa surface, mais dans ses organismes intérieurs et profonds »⁹. La période concernée ne comptait guère de savants animés de cette mystique de l'histoire et

8. Giambattista Vico, *La Scienza Nuova*, Bari, Laterza, 1928 [1744], vol. I, p. 28, 91.

9. Jules MICHELET, « Préface de 1869 », *Œuvres complètes de Jules Michelet. Histoire de France*, Paris, Flammarion, tome I, 1893, p. IV.

7. Les décomptes qui figurent dans le présent ouvrage s'appuient sur une base de données dont chacune des 15 000 entrées correspond à une publication (article, compte rendu, chronique, document historique) parue dans huit revues historiques de la période : les quatre revues d'histoire de la Révolution citées plus haut, mais aussi les *Annales historiques de la Révolution française* et le *Bulletin d'histoire économique de la Révolution* de la Commission Jaures, aux côtés de deux revues généralistes, la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* de Pierre Caron et Philippe Sagnac et la *Revue de synthèse historique* d'Henri Berr.

convaincus que l'historien, pour être prophète de l'avenir, devait en même temps se faire prophète du passé — ou, d'après la formule de Kierkegaard, « être un prophète à rebours »¹⁰. Les auteurs du grand flot de livres et d'articles sur l'histoire de la Révolution n'étaient pas du type de ceux qui lancent d'impérieux *Surgite mortui*. Ils auraient considéré avec scepticisme l'image, chez Rancière, de l'historien délivrant les âmes, les rendant à la vie, en tant que détenteur du grand « secret de leur mort », ou celle, chez Ricoeur, de l'historien orant et remémorant, prompt à offrir dans sa miséricorde « la pitié d'un geste de sépulture » aux morts ignorés des vivants¹¹.

Les centaines, les milliers de titres dont nous avons donné une poignée d'exemples ne voulaient ni faire de Robespierre un Jupiter, ni secouer les tombeaux. Ce qui les animait était plutôt de l'ordre d'une véritable hallucinaoire du savoir. Le passé était pour eux comme un immense noyau de cette Terre sur laquelle évoluaient et changeaient les vivants : un sous-sol vaste, ombreux et dense, en expansion continue à mesure que le présent réjetait en arrière ses lambeaux. Chaque percée, chaque exploration, si modeste fût-elle, en révélait quelques poudres, d'entiers arpentés parfois — nul n'ignorait qu'il y faudrait des générations de travailleurs acharnés, de hardis et répétés coups de sonde dans les strates-épaisses du passé. Histoire politique, histoire sociale, histoire religieuse, histoire économique : les historiens des années 1880 ou 1900 se lançaient dans chacun de ces nouveaux domaines avec l'entrain de découvreurs pénétrant des jeux de galeries encore inexplorées. À l'horizon, l'épave : au prix d'un labeur titanique, qui ne faisait alors que s'ébaucher, on pourrait un jour tout connaître. Aucun secret ne grèverait plus le passé, la science en lèverait tout mystère. Aussi y avait-il bien chez ces chercheurs infatigables quelque chose de l'exaltation que Péguy apercevait dans l'humanité moderne, cette « humanité ayant épuisé tout le détail de toute son histoire, ayant parcouru toute une indéfinie, toute une infinité de chemins indéfinis, infinis, ayant donc littéralement épuisé tout un univers indéfini, infini, de détails ; une humanité Dieu, ayant acquis, englobé toute connaissance dans l'univers de sa totale mémoire »¹². Or, si cette humanité-là s'en tenait

10. Søren KIERKEGAARD, *Miettes philosophiques*, Paris, Gallimard, 1990, p. 121.

11. Jacques RANCIÈRE, *Les noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992, p. 126 ; Paul RICOEUR, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 457.

12. Charles PÉGUY, « Zangwill », *Œuvres en prose complètes*, Paris, Gallimard, vol. I, 1987, p. 1416.

à établir des faits pour les faits, publier tout ce qu'elle excavait pourvu que ce fût inédit, coudre et recoudre des fragments ossifiés de vies vécues, elle se condamnerait d'emblée à l'omniscience muette, à être de ce type de Dieu qui sait tout et ne trouve rien à en dire : un Dieu sans propos ni dessin.

Pour faire connaître à la Révolution cette métamorphose, cette transsubstantiation, c'est-à-dire pour en faire l'objet d'un savoir historique tout en s'imaginant conserver quelque rapport avec la vie, il fallait s'armer d'une infrangible illusion, qui prit la forme de l'utilitarisme le plus assumé. On se persuada que toute histoire d'un prêtre déporté, d'une société populaire, d'une fête civique, d'un conventionnel ou des doléances d'un bailliage était, en soi, une œuvre utile, avant d'ériger cet utilitarisme en véritable sociododicée — une raison d'être ou un discours sur sa raison d'être. Chaque histoire produite, chaque fragment de source ou de récit était alors donné pour utile au présent lui-même, voire chargé d'un intérêt vital pour ce présent, un présent dont l'histoire renfermait la science et déterminait le sens.

L'histoire, science du présent

L'écriture de l'histoire est l'un des instruments dont s'est doté l'humain pour orienter son action face à l'« incertitude épistémique » de son existence, parallèlement à la connaissance technique de son environnement immédiat et au calcul des conjectures, tourné vers l'avenir¹³. Or, en ce XIX^e siècle finissant, la clé de lecture de toute question d'actualité demeurait la Révolution française. On a peine aujourd'hui à se représenter ce qu'incarnait l'événement révolutionnaire pour ces Français du tournant du siècle. Peut-être ne peut-on en prendre la mesure que par analogie : des décennies durant — puisqu'il n'est manifestement pas certain que ce soit encore le cas —, c'est la Shoah qui a joué pour nos générations ce rôle de référent, d'aiguillon moral d'une politique, en l'occurrence, plus que jamais conçue comme une morale, voire un propos sur la morale. Quelle que soit la ténacité des habitudes qui nous mènent à rapporter les faits présents aux « heures les plus sombres de notre histoire » ou aux pensées « nauséabondes » des années 1930-1940, nous restons, même sur ce terrain, moins

13. Éric BRIAN, « Où en est la sociologie générale ? », *Revue de synthèse*, 6^e série, tome 133, n° 3, 2012, p. 428-430.

